

Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise
Band: 104 (2006)

Artikel: De quelques gisants et autres morts debout médiévaux
Autor: Cassina, Gaëtan / Huguenin, Claire
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-836105>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De quelques gisants et autres morts debout médiévaux

Gaëtan Cassina, avec la collaboration de Claire Huguenin

Pour une cathédrale convertie en temple réformé dès 1536, l'église de Lausanne peut s'enorgueillir d'avoir conservé, au prix certes de quelques mutilations, tantôt légères, tantôt plus importantes, non moins de cinq dalles funéraires à figure en relief, plus ou moins prononcé, de prélats ayant occupé le siège épiscopal entre le XIII^e et le XV^e siècle (n^{os} 2, 3, 4, 6, 7). S'y ajoutent, d'une part, le monument, presque intact, du seigneur

de Grandson, Othon, premier du nom († 1328), gisant à l'abri d'un dais, ouvrage gothique classique d'architecture en petit format (n^o 5) (fig. 69), et, d'autre part, la modeste dalle à l'effigie gravée d'un évêque du XV^e siècle, selon toute vraisemblance l'illustre Georges de Saluces († 1461), qui avait émis lui-même le vœu de recevoir une sépulture discrète, sous une simple dalle à figure gravée et épitaphe concise (n^o 10). Comparé au corpus plutôt mince – quinze pièces conservées –, et répétitif dans son ensemble, des dalles à la figure et au texte simplement gravés, « réservées » aux chanoines et à quelques laïcs, remontant toutes, sauf une (n^o 8), à la seconde moitié du XV^e siècle et au premier tiers du XVI^e, les dalles à gisants offrent une petite coupe à travers l'évolution stylistique de la statuaire funéraire gothique régionale. Deux seuls de ces monuments, toutefois, n'ont jamais quitté leur emplacement d'origine.

Qui est qui et que fait-il encore ici ?

Vu qu'aucun document ne nous renseigne à cet égard, on peut s'interroger sur les raisons de la « survie » de ces objets : pourquoi pas le respect, tout relatif d'ailleurs, à l'égard des anciens détenteurs du pouvoir, dont LL. EE. de Berne pouvaient se considérer comme les successeurs, légitimés par eux-mêmes ? Ou alors simplement la difficulté de déplacer ou de débiter ces encombrants personnages « pétrifiés » dans un matériau particulièrement résistant, et qu'on s'est contenté de défigurer plus ou moins sauvagement ? L'insertion de quelques-uns dans le sol, qu'elle soit d'origine ou, précisément, effectuée pour certains dans la foulée de la conversion en temple de l'église cathédrale, les a-t-elle protégés ? Enfin, telle qu'elle nous est connue dès le dernier tiers du XVIII^e siècle, leur présence dans le bras sud du transept et dans le déambulatoire, soit dans la partie orientale de l'édifice, séparée du lieu de culte proprement dit, la nef, mais toujours désignée comme « chœur », bien qu'elle serve désormais de cimetière couvert pour quelques privilégiés, cette présence à l'écart, donc, de l'espace où était dispensée la parole du Seigneur, aurait-elle sauvé ces anciens prélats et seigneurs de la destruction ? On constate seulement qu'à l'exception d'Othon, ils ne retiennent guère l'attention avant le XIX^e siècle, où le regain d'intérêt pour le Moyen Âge excite la curiosité et suscite



Fig. 69. Monument d'Othon de Grandson, dans le rond-point du chœur (n^o 5). Pour mettre en évidence le chapiteau polychrome, le pinacle de droite sera supprimé peu après la mise au jour et la restauration de la peinture vers 1911-1912.

Photographie John Curchod, vers 1900.



Fig. 70. Jean-Daniel Blavignac, « Pierre tombale de l'évêque Henri », relevé du gisant n° 2, sous son ancienne identification, mine de plomb, peu avant 1850.

force hypothèses, généralement plus farfelues les unes que les autres, relatives à l'identité des personnages représentés. Malgré l'avancement des recherches historiques, soit les avantages dont on dispose aujourd'hui pour les étudier, la plupart de ces personnages ont préservé, pour ainsi dire jalousement, leur anonymat.

Au gré des formes et de l'évolution du style : les gisants de Lausanne

Autour d'une figure énigmatique... et emblématique

Ce n'est pas d'aujourd'hui que fait problème l'écart entre la date probable de la confection de la dalle n° 2, le deuxième quart du XIII^e siècle, et celle du décès de Roger de Vico Pisano qui, en 1220, n'est plus évêque depuis huit ans déjà et dont les démêlés avec le chapitre, entre autres au sujet du chantier de la cathédrale, ont défrayé la chronique au tout début du siècle. L'analyse du mobilier de sa sépulture présumée, précisément sous la belle effigie en bas-relief occupant l'axe du chœur dans le déambulatoire, ne contredirait pas l'attribution de cette tombe à ce prélat, si la récente révélation de la confection bien plus récente



Fig. 71. Monument d'un évêque non identifié (n° 6) : gisant sur un tombeau, fin du XIV^e - début du XV^e siècle, déambulatoire, travée g. Au-dessus, insérées dans le mur du rond-point du chœur : dalles aux armes épiscopales d'un Montfalcon, fin du XV^e - 1^{er} tiers du XVI^e siècle (devant d'autel?).

de « ses » chaussures ne venait jeter doute et suspicion sur un ensemble dont la cohérence et la provenance sont désormais sujettes, sinon à caution, du moins aux plus élémentaires précautions¹... Celui qu'on avait pris longtemps pour le bâtisseur de l'église de l'An Mille, Henri de Bourgogne, passait pourtant pour l'un des rares gisants identifiés, pratiquement sans conteste (fig. 70). Or, en admettant que l'image proposée soit, comme on en connaît maint exemple, bien postérieure à celui dont elle perpétue la mémoire et rappelle l'épiscopat, plusieurs hypothèses restent plausibles. Nous n'aurons ni le courage ni l'audace de trancher la question dans le contexte de cet inventaire, qui se veut d'abord une incitation à poursuivre et à approfondir les recherches.

Requiescant in pace et in situ

Pour reprendre le fil des considérations sur la typologie et le caractère stylistique des gisants lausannois, le prétendu Vico Pisano n'est pas isolé dans sa simplicité, puisqu'on peut lui associer l'un des plus récents parmi les tombeaux d'évêque : celui, en molasse comme le simple parallélépipède sur lequel il est étendu, d'un évêque du XV^e siècle qui, d'après les quelques maigres vestiges qui en témoignent, devait être rehaussé d'une polychromie (n° 6). Celui-ci, à en juger d'après la structure qui le porte, n'a jamais quitté son emplacement, à l'entrée sud du déambulatoire, appuyé au mur du rond-point du chœur. Bien que son relief soit très nettement accusé, la simplicité de son traitement, sans oublier la mutilation de son visage et de ses mains, probablement jointes à l'origine, ne permet pas de mieux le caractériser. Qu'on l'ait longtemps considéré comme l'effigie d'Aymon de Montfalcon tient à la proximité de la dalle en calcaire jaune qui le surmonte (fig. 71) : intégrée depuis une date indéterminée au contrebas du rond-point du chœur, elle présente, simplement gravés et avec des traces de polychromie sur remplissage de matière indéterminée², deux écus Montfal-



Fig. 72. Armoiries épiscopales Montfalcon, fin du XV^e - 1^{er} tiers du XVI^e siècle, détail de la dalle (devant d'autel?).

con timbrés de la mitre, de la crosse et de la palme (fig. 72); toutefois, ses dimensions, son bord supérieur mouluré et les amorces d'éléments verticaux qui s'en dégagent renvoient à une autre destination, peut-être une clôture, en relation avec la chapelle de saint Maurice et des Martyrs thébains, la grande fondation d'Aymon. Au demeurant, le visage du prélat a été mutilé de telle sorte qu'on ne distingue plus les traits qui auraient éventuellement permis un rapprochement avec les représentations connues de l'avant-dernier évêque de Lausanne résidant dans sa ville.

Un duo gothique classique

Par contre, deux des trois évêques placés l'un à côté de l'autre (ou l'un derrière l'autre) au pied de la paroi sud du transept, depuis le dernier tiers du XVIII^e siècle au plus tard, s'inscrivent avec plus de précision dans une fourchette chronologique, grâce notamment à leur cadre architectural. Les dalles n^{os} 3 et 4 appartiennent à des étapes successives du gothique rayonnant. Le gisant n^o 3, sans conteste le plus bel exemple du genre à Lausanne, ne peut guère être antérieur au 3^e quart du XIII^e siècle, avec la richesse de son architecture: sans s'arrêter aux piliers de l'arcade, enveloppés à leur base d'éléments empruntés à la construction castrale dont l'interprétation (strictement emblématique ou alors allusive aux fortifications entreprises avec l'accord de ce prélat?) reste problématique³ (fig. 73), l'arc brisé bien allongé, triflé et pourvu de crochets, amorti par un fleuron (disparu), de même que les chapiteaux à feuillage « agité » qui le



Fig. 73. Jean-Daniel Blavignac, relevé de la dalle funéraire avec le gisant n^o 3, mine de plomb, peu avant 1850, assorti de cette légende, où la plupart des dates sont soit approximatives, soit erronées: « Tombeau supposé de Jean de Cossonay élu en 1240, † 1275 ? Ce n'est pas Boniface né en 1188 élu 1231 abdiq. 1239, † Bruxelles 1266. La décadence artistique qui se remarque sur ce tombeau et qui est peu probable en 1275 ferait penser à Guillaume de Champvent élu 1271 fondateur de l'Hospital en 1282, † en décembre 1300. »



Fig. 74. Dalle funéraire avec gisant d'évêque (n° 4), non identifié, début du XIV^e siècle, bras sud du transept, centre. Détail : la position du lion, dont le dos sert de support aux pieds du prélat, prouve la position initiale dressée de l'objet.



Fig. 75. Dalle funéraire (n° 4). Détail : dais architectural abritant le personnage.

portent, renvoient aux grands ouvrages classiques dont Lausanne, sur le plan proprement architectural, demeure résolument éloignée. La figure allongée de l'évêque, déterminée aussi par la monumentalité, plutôt rare à Lausanne, de la dalle elle-même, et la qualité de l'ouvrage, sensible aux endroits sculptés conservés, telle la volute de la crosse, devraient renvoyer à une figure majeure de l'histoire épiscopale lausannoise. Or, les évêques décédés et ensevelis ici ne sont pas légion au XIII^e siècle : la principale personnalité envisageable pour sortir ce monument de l'anonymat, Jean de Cossonay (1240-1273), est bien mort autour de la date de confection vraisemblable de la dalle. Et sa sépulture ne devait pas être très éloignée de l'endroit où se trouve, depuis le XVIII^e siècle en tout cas, ce gisant porté par deux lions : dans son testament d'avril 1365, Jean 1^{er}, comte de Gruyère, seigneur de Montsalvens, élit sépulture devant la chapelle de la Vierge, « près du pilier, du côté du chœur, au pied de l'image du Christ souffrant sur la croix. Il voulait que l'on couvrit sa tombe d'une simple pierre, taillée à ses frais, et posée à plat, comme la pierre qui fermait la tombe de Jean de Cossonay »⁴. Mais la figure « cosmopolite » de Guillaume de Champvent (1273-1301), constructeur du château éponyme dans la foulée de celui d'Yverdon, sans oublier sa présence lors de la consécration solennelle de la cathédrale, en 1275, ne paraîtrait pas mal venue ici, elle non plus, sous cette forme. Toutefois, la correspondance entre décès et monument ne constitue aucune-ment une règle, à en juger par divers cas de figure : parfois, le prélat a manifestement commandé lui-même son futur tombeau, bien des années avant son décès ; à l'inverse, de nombreux monuments commémorent le défunt représenté une ou plusieurs décennies⁵, sinon un siècle ou plus après sa disparition. Le deuxième, placé à la suite du précédent, au centre de la paroi (n° 4), appartient à une étape ultérieure du gothique rayonnant, avec son dais proéminent, de plan trapézoïdal et à arcature coiffée d'un gâble, ainsi que la géométrie plus raide de ses formes architecturales. Néanmoins, il doit remonter à la première moitié, et même au premier quart du XIV^e siècle. Les détails de son

exécution, d'une part (traitement du chant « inférieur ») et la position du lion sous les pieds de l'évêque (fig. 74) ne laissent planer aucun doute quant à la présentation initiale de la dalle : verticale, mais à un endroit qu'aucun indice, dans les parois « actuelles » de la cathédrale, ne permet de situer. Quelques détails bien conservés mettent en exergue le soin et la qualité de la sculpture. Le dais et les pinacles qui l'accompagnent, même s'ils ne présentent pas grande originalité, offrent cependant déjà un premier exemple de la minutie de l'ouvrage (fig. 75). Mais c'est la crosse, tant par le nœud, avec ses petites figures sous arcs et gâbles, que par la volute ornée du visage, auréolé d'un nimbe crucifère, du Christ de pitié accompagné d'un ange (thurifié-naire?), qui témoigne le mieux du haut niveau de cette œuvre (fig. 76). Sans relation immédiate d'ordre matériel (pierre), iconographique ni stylistique, cette dalle et le monument d'Othon de Grandson demeurent néanmoins chronologiquement proches l'une de l'autre. Quant à trouver qui elle peut bien représenter, l'éventail oscille entre Guillaume de Champvent († 1301) – pourquoi non ? – et son frère Othon (1309-1312), voire Pierre d'Oron (1313-1323), qui avait laissé une succession obérée⁶, ou encore Jean II de Rossillon (1323-1341). A propos de ce dernier, il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'il émit le vœu, dans son testament, d'être enseveli à proximité de l'autel Saint-Martin, qu'il avait fondé, mais dont la localisation n'a pas pu être précisée à ce jour. L'emplacement de la dalle sur les restes d'un autel et à proximité d'un caveau riche en mobilier⁷, position attestée depuis le dernier tiers du XVIII^e siècle, n'exclut en tout cas pas un rapprochement avec cette personnalité. Signalons encore que la dalle de l'évêque de Bâle Othon de Grandson († 1309) a été dessinée par Emanuel Büchel en 1768 avant sa disparition du *Münster*⁸. Un autre Vaudois, Girard de Vuippens († 1325), qui avait précédemment occupé le siège épiscopal de Lausanne (1301-1309), lui succéda.



Fig. 76. Dalle funéraire (n° 4). Détail : crosse richement ornée de figures dans les arcatures du nœud, d'un ange (thuriféraire ?) sous la volute et de la face du Christ de pitié dans la volute.



Fig. 77. Gisant d'évêque non identifié (n° 7), 2^e moitié du XV^e siècle, bras sud du transept, ouest. Détail : manipule.

Par-delà les apparences

La dernière effigie d'évêque n'est plus, elle, qu'une statue très abîmée, sans sa dalle d'origine (n° 7). Outre la présence du coussin sous la tête, la position du lion sous les pieds atteste qu'on a bien affaire à un gisant. Si l'ensemble de la surface est terriblement mutilé, quelques vestiges d'une ornementation plutôt gravée ou incisée que véritablement sculptée inclinent à placer cette statue, avec ses caractéristiques de ronde-bosse, dans une phase tardive du gothique, déjà proche de la Renaissance (fig. 77). Le matériau, lui aussi, rappelle la pierre utilisée par les sculpteurs du portail Montfalcon. Néanmoins, c'est le comte, puis duc de Savoie Amédée VIII, antipape enfin sous le nom de Félix V, qu'on a longtemps voulu voir dans cette figure, bien qu'il ne soit pas mort à Lausanne. Au demeurant, les relations plutôt tendues entre l'évêché et la maison de Savoie n'auraient pas constitué, pour le plus éminent membre de ce lignage, les meilleures conditions d'ensevelissement dans le territoire épiscopal ou capitulaire de Lausanne.

Un laïc au-dessus de la mêlée

Avec Othon de Grandson, on a affaire non seulement à une figure majeure de l'histoire vaudoise au Moyen Âge, mais aussi à un monument hors du commun (n° 5) (cf. fig. 69). Déjà le type et les dimensions du tombeau le sortent de l'ordinaire, sans oublier quelques particularités, telles les mains sur le coussin, dont on se demande si elles sont tout ce qui reste, avec les fragments de décor aux angles, d'angelots enlevant le défunt aux cieux, ou si, au contraire, elles résument à elles seules lesdits angelots, sans qu'on ait besoin d'en voir plus (fig. 78). Les nombreux monuments du genre qu'on repère dans la fameuse collection Gaignières, publiée il y a maintenant plus de trente ans, montrent des figures ou des figurines entières, et non des membres ou des parties du corps représentant éventuellement le tout⁹. Une autre rareté du gisant Othon tient aux deux lions qui sortent de ses épaules, plutôt qu'ils ne les portent (fig. 79). Si l'on est légitimement tenté de voir dans la conception de l'ensemble la reprise de modèles que Grandson avait pu voir et admirer lors de ses nombreux séjours anglais, il n'en demeure pas moins, si l'on en revient à la même collection Gaignières, que le type de tombeau couvert d'un dais avec arcatures à gâble se développe dans l'orbite française dès le XII^e, et surtout au cours du XIII^e siècle¹⁰ (fig. 80). Mais les exemples continentaux sont pratiquement tous des monuments adossés à quelque paroi, au contraire non seulement d'Othon, entre rond-point



Fig. 78. Monument d'Othon de Grandson (n° 5), 1^{er} quart du XIV^e siècle, rond-point du chœur. Détail : tête du gisant et coussin avec les mains des anges (disparus?) emmenant le défunt au ciel.

du chœur et déambulatoire, mais aussi de plusieurs tombeaux anglais, notamment à Oxford et à Westminster, visibles des deux faces principales¹¹. Quant au gisant lui-même, s'il ne relève pas d'une originalité de conception exceptionnelle, il se distingue par la finesse de sa sculpture dans du marbre blanc, peut-être de Carrare, mais de toute façon exceptionnel dans nos contrées. Par comparaison, la dalle funéraire de Rodolphe de Thierstein, dans la cathédrale de Bâle, ouvrage contemporain du monument d'Othon, mais issu de l'univers artistique alémano-germanique, relativement éloigné de celui de la Suisse occidentale, témoigne d'une qualité expressive tout autre. Il ne fait aucun doute que la notoriété du personnage représenté ait contribué à la pérennité de son monument, sans même s'arrêter à la confusion, soigneusement entretenue par les guides au XIX^e siècle, avec son malheureux homonyme, Othon de Grandson, troisième du nom, délicat poète tué en Jugement de Dieu à Bourg-en-Bresse en 1397. Dès le XVIII^e siècle, si l'on en croit la chronique, peu sûre en l'occurrence, le tombeau aurait été ouvert, livrant tout ce qu'on pouvait en attendre, dans une atmosphère préromantique des plus excitantes¹².



Fig. 79. Monument d'Othon de Grandson vu du déambulatoire. Détail : gisant, avec son bouclier armorié.

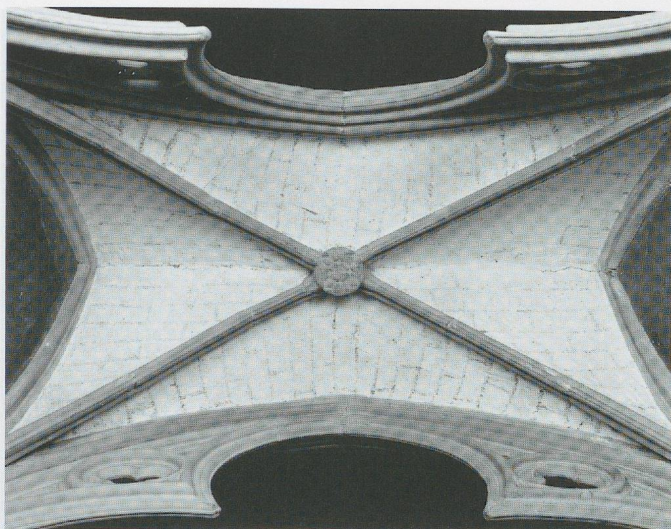


Fig. 80. Détail des vouîtains badigeonnés du dais.

Pour maigre et surtout fragmentaire qu'il soit, le corpus des gisants sculptés représente un rare témoignage de monuments antérieurs à la Réforme dans une ancienne cathédrale, même si l'on considère que toute la partie orientale de l'édifice n'était plus affectée au culte dès 1536 : elle fut convertie, d'une part en local d'exercice oratoire pour les futurs ministres du culte (la croisée du transept, l'avant-choeur et le rond-point du choeur, soit l'ancien choeur des chanoines avec ses stalles), d'autre part en sorte de cimetière couvert réservé à quelques privilégiés (le «choeur», soit les bras du transept et le déambulatoire).

Autre exception, certes encore plus impressionnante : la cathédrale de Bâle¹³, mais aussi, faut-il le rappeler, dans une ville de tolérance où les effets de la Réforme n'ont pas pris systématiquement la tournure viscéralement iconoclaste des lieux hantés et régis par les plus purs et les plus durs des réformateurs, comme à Genève, Zurich, Neuchâtel, et même Berne, Lausanne, pour se limiter au territoire de la Suisse actuelle¹⁴.

L'intérêt de ces monuments tient non seulement à leur qualité, mais également à leur échelonnement dans le temps qui, s'étendant de la première moitié, en tout cas du milieu du XIII^e siècle à la fin du XV^e, leur confère une indéniable représentativité. Cette modeste coupe à travers le bas Moyen Âge est complétée par une série plus humble encore, mais représentative elle aussi, de dalles plates à effigie et inscription.

La « fonte » des dalles plates ou : que reste-t-il de « nos » chanoines ?

Un diacre du premier millénaire de notre ère

Mais d'abord, il convient de rappeler que les fouilles de la première décennie du XX^e siècle ont mis au jour la plus ancienne dalle lausannoise conservée (n° 1) : son épitaphe, malgré d'importantes lacunes, permet d'identifier le défunt ainsi honoré à une figure de l'histoire ecclésiastique locale dont le souvenir a été conservé grâce au nécrologe, d'une part, et à une



Fig. 81. Dalle funéraire plate (n° 17), du chanoine Guy Deprez († 1508). Détail de l'épitaphe.

charte carolingienne, de l'autre : le diacre Gisoenus, ou Gisolnus (qu'on traduit par Gisoin), décédé sous l'épiscopat de Hartmann, en 875. Si la qualité de cette pierre lui a valu reconversion en marche d'accès au choeur de l'église cathédrale romane, sa face était alors déjà tournée contre le sol, ce qui a mis son inscription à l'abri de l'usure des passages. Ose-t-on considérer ce remploi comme prémonitoire d'un sort comparable, mais moins heureux au bout du compte, pour les dalles funéraires du bas Moyen Âge ? Les dommages subis par le bloc à divers endroits, bien qu'ils aient lésé l'inscription et en entravent donc quelque peu la lecture, ne sauraient mettre en doute deux constats : d'une part la qualité du personnage commémoré, d'autre part la calligraphie de l'inscription, exemple de capitales inspirées de l'antique, véritable petit chef-d'œuvre du genre. Sa relégation actuelle et, espérons-le ! très temporaire comme pseudotable d'autel dans la niche orientale de la chapelle de la Vierge, au sud-est du bras sud du transept, non seulement cache au lieu de mettre en valeur ce témoin unique, mais elle en empêche une digne appréciation, par le grand public aussi bien que par les spécialistes.

Des dalles de sol aux «épaves» éparses

Nous ne reviendrons pas ici sur l'errance des dalles funéraires plates¹⁵, certes déjà partie intégrante du sol de la cathédrale avant la Réforme, donc exposées à l'effacement de leur surface. Au cours du temps, toutefois, leur corpus s'est rétréci comme peau de chagrin, au gré de réutilisations en tout genre ou de destructions pures et simples, dont le XIX^e siècle, en tout cas, s'est fait l'écho. Nous bornerons d'ailleurs nos propos à quelques observations, renvoyant pour le détail aux fiches du catalogue.

Les quinze dalles conservées en tout, soit sept scellées dans les murs de la cathédrale (bas-côté sud et chevet), à l'extérieur, et huit au dépôt lapidaire, dont deux qui ne proviennent peut-être même pas de la cathédrale, ne constituent de prime abord qu'un bien pâle reflet de ce que devait être le corpus médiéval. La plupart comportent une inscription latine en minuscules gothiques, écriture en grande vogue au XV^e siècle dans l'Europe septentrionale et centrale.

Une pièce – celle de Guy Deprez, de 1508 (n° 17) (fig. 81) – présente un mélange de caractères gothiques et classiques : mixité observée aussi à Genève pour des dalles de la fin du XV^e siècle¹⁶, et une des plus récentes – celle de Philibert de Praroman, de 1528 (n° 19) – affiche sa modernité par le recours aux capitales classiques.

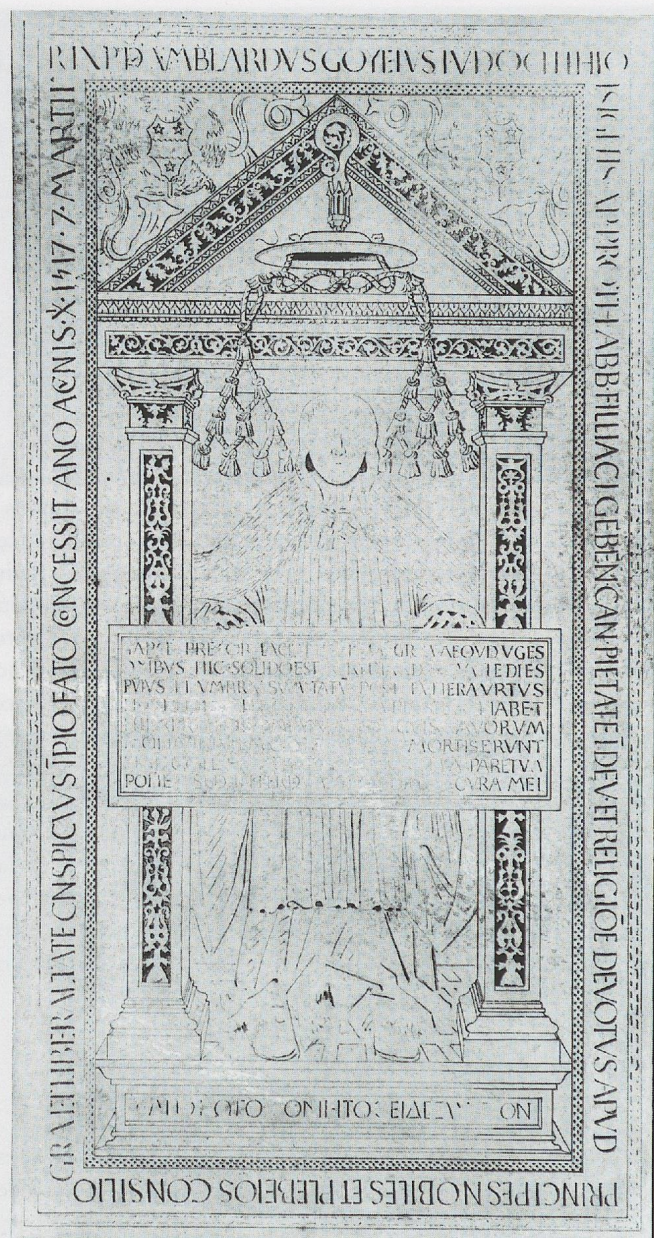


Fig. 82. Dalle funéraire du protonotaire apostolique Amblard Goyet, vers 1517. Genève, Musée d'art et d'histoire.
Photo-relevé.

Si les textes sont le plus souvent lacunaires, et même si toute généralisation peut sembler abusive, ce qui nous est parvenu reproduit les formules usuelles d'identification du défunt, d'*obiit* et de prières pour le repos éternel de son âme.

D'un point de vue typologique, la plupart des dalles relèvent d'un modèle courant : inscription formant un cadre, longeant les bords de la dalle et entourant une effigie gravée. De dimensions plus modestes que certaines pierres tombales provenant de Saint-Pierre de Genève, d'un format impressionnant et dont quelques-unes « offrent une preuve irréfutable de l'introduction graduelle des modes ultramontaines dans la future "cité de Calvin" bien avant la Réforme (1535) »¹⁷ (fig. 82), les dalles lausannoises ne se prêtent guère à une analyse stylistique fine, en raison de leur état de conservation. Lorsque l'inscription est perdue ou lacunaire, on peut reconnaître les chanoines à ce qui



Fig. 83. Vitrail, vers 1400. Sion, basilique (ancienne collégiale et cathédrale) de Valère.

L'aumusse portée par le chanoine est bien visible.

subsiste de leur habillement : dans les meilleurs cas, on observe, par-dessus l'aube et la tunique, l'aumusse, soit la pèlerine en fourrure qui est une pièce de vêtement propre aux chanoines séculiers des chapitres de cathédrale ou de collégiale (fig. 83). Lorsqu'elles sont encore lisibles, les inscriptions confirment leur qualité de chanoines capitulaires et y ajoutent, cas échéant, diverses dignités et/ou autres fonctions.

Il faut toutefois considérer à part la plus ancienne de cette série de dalles, extrêmement mutilée, mais qui témoigne d'une ampleur et d'une richesse de conception sans autre exemple conservé à Lausanne : celle, présumée en tout cas, d'un important dignitaire du chapitre au XIV^e siècle (n° 8). Le croquis rendant compte de ce qu'on pouvait encore en apercevoir, lors de son entrée au Musée en 1873, propose un calice tenu entres ses mains à hauteur de ceinture, motif qu'on ne retrouve sur aucune autre des dalles lausannoises, toutes postérieures de trois bons quarts de siècle au moins, mais dont existent ailleurs des exemples contemporains de cet objet¹⁸.

Deux dalles de laïcs font également exception, mais dans un sens réducteur, cette fois-ci : celle d'Etienne de Montherand (n° 9) et celle d'Humbert Gimel (n° 20.a), dont la provenance de la cathédrale n'est pas certaine : le texte occupe l'entier de la dalle et ces personnes sont identifiées par leur épitaphe et/ou par leur armoirie.



Fig. 84. Procession, XIV^e siècle? : clercs, par groupes de deux, tenant un livre (chantant?), suivis d'un évêque. Haut-relief, réutilisé comme devant de monument funéraire (n° 3) entre deux lions (n° 3 bis). Fragment d'une frise?

Pièces annexes

Outre les dalles ornées de deux écus aux armes épiscopales Montfalcon, évoquées précédemment et disposées, en retrait, au-dessus de la tombe d'évêque n° 6, une frise, ou une partie de frise sculptée en haut-relief (fig. 84) a été réutilisée comme « devant de tombeau » entre les deux lions (n° 3 bis) qui soutiennent la dalle n° 3¹⁹. Malgré ses dimensions, la pièce semble incomplète : le cadre mouluré qui pourrait ou devrait avoir entouré la composition n'existe plus que sur la majeure partie du bord supérieur, faisant à la fois office de corniche, et il en reste des traces d'arrachement sur le montant droit. Toute la partie inférieure est très abîmée et aucune figure n'est complète. Les figures se présentent ainsi, de droite à gauche : un évêque, de face, mitré, bénissant de la droite, tenant sa crosse de la gauche, toute la surface de la moitié inférieure du personnage érodée (fig. 85) ; suivent quatre paires de personnages serrés l'un contre l'autre, semblant tenir quelque chose (un livre?) entre leurs mains, à hauteur de poitrine : leur disposition paraît également frontale, mais difficile à appréhender dans le détail en raison de l'état de conservation des surfaces, pratiquement perdues à quelques cm² près ; tête nue révélant une chevelure abondante descendant jusqu'en dessous des oreilles, ils portent tous le même vêtement, sorte de chape fermée par une agrafe apparemment losange, dont les pans retombent par-dessus les bras. Il pourrait bien s'agir de clercs lisant ou chantant, dans le cadre d'une procession (ou d'un office), pour autant que l'hypothèse des livres ouverts tenus devant eux puisse être confirmée ; tout à



Fig. 85. Procession. Détail : évêque bénissant.

gauche, le personnage isolé, semblable aux précédents, est peut-être le seul reste d'une autre paire, qui pouvait se poursuivre sur le même bloc de molasse ou, plus vraisemblablement, sur un autre, perdu. Contrairement à ce qui a été avancé jusqu'ici²⁰, il ne s'agit pas de pleurants, mais plutôt d'une procession solennelle ou festive, fragment d'un ensemble dont rien d'autre n'a subsisté. On peut encore supposer, étant donné l'état de conservation de la pièce et les espaces demeurés vides entre les groupes et au-dessus d'eux, qu'une rangée d'arcades servait de cadre à cette composition devenue quelque peu « flottante ». Il est certes risqué de lancer l'hypothèse d'un reste de la clôture qui, jusque vers 1830, complétait latéralement le jubé entre la dernière travée de la nef et le rond-point du chœur, sur toute la lar-

geur du transept, et encore plus osé de songer à un reste du jubé proprement dit. Il n'est guère moins délicat de tenter un rapprochement avec le portail Montfalcon, en raison de l'ancienneté manifeste de cet objet. Mais l'appartenance à un ensemble funéraire, comme c'est le cas fortuitement aujourd'hui, ou à quelque devant d'autel, est encore plus invraisemblable. Par-delà l'intérêt de la composition et la recherche d'un contexte iconographique, l'état de ces reliefs ne permet pas une réelle appréciation de leur sculpture. L'intégration de cet objet au patrimoine funéraire ne se justifiait guère intrinsèquement, car il ne tient qu'à son emplacement actuel, mais nous ne pouvions l'ignorer dans ce contexte, ne fût-ce qu'avec l'espoir de susciter des recherches ultérieures à son sujet.

Le contexte bibliographique : un inventaire d'actualité

La présente publication, dont la colonne vertébrale demeure l'inventaire des objets qui constituent le patrimoine funéraire de la cathédrale de Lausanne – mobilier des tombes fouillées jadis et naguère inclus –, ne saurait prétendre apporter plus qu'une, ou quelques pierres, c'est bien le cas de le dire, à une approche de l'art sépulcral, domaine qui a soulevé ces dernières années un notable regain d'intérêt. Qu'il suffise de rappeler plusieurs titres, ouvrages et articles récents, sans oublier un colloque de l'ICOMOS suisse lié aux monuments « cimetériaux » sous le titre : « Préserver l'éphémère » !

Dans l'orbite locale, et pour commencer avec des recherches historiques sans lien direct avec le patrimoine matériel, on ne manquera pas de signaler, dans la série des *Cahiers lausannois d'histoire médiévale*, dirigée par notre collègue Agostino Paravicini Bagliani, le travail de Véronique Pasche sur le contenu des testaments lausannois du XIV^e siècle²¹. On y apprend notamment que, si la cathédrale avec la paroisse qui lui est rattachée, Sainte-Croix, est le lieu de sépulture favori de la majorité des testateurs repérés entre 1300 et 1400, seule une des quarante-cinq personnes qui demandent à y être enterrées durant ce siècle choisit – ou est en mesure de choisir – l'intérieur de l'édifice plutôt que le cimetière qui l'avoisine. Statistique révélatrice du privilège que devait représenter une sépulture dans l'église cathédrale²². Véronique Pasche est revenue sur la question et sur d'autres, apparentées, à trois reprises, en 1992 et en 1997²³, suivie plus récemment par Lisane Lavanchy à propos des testaments lausannois de la fin du Moyen Âge²⁴.

Dans un cadre régional, les travaux de Jean-Luc Rouiller sur les habitudes funéraires de lignages vaudois, en 1995²⁵, puis en 1997 dans un contexte romand²⁶, se relient par leur sujet aux recherches sur le so-disant cénotaphe des comtes de Neuchâtel, dans le contexte d'importants travaux de conservation-restauration qui ont impliqué en 1999 de nombreux spécialistes pour une publication pluridisciplinaire²⁷, répercutée par Claire Piguet et Marc Stähli dans la livraison de la revue *Art + Architecture en Suisse*, 2003-1, dédiée tout entière aux « Monuments funéraires », avec des contributions relatives au Moyen Âge aussi bien qu'aux temps modernes²⁸. Il en va de même pour l'étude du tombeau de l'évêque de Rodez Henri de Sévery à Romainmôtier, par Brigitte Pradervand et Nicolas Schätti²⁹, après une première présentation dans le catalogue de l'exposition dédiée à l'iconoclisme³⁰.

Elargies à l'ancien domaine savoyard, parurent successivement une étude de Nadia Pollini relative à la maison de Savoie, en 1994³¹, et les

considérations de Bernard Andenmatten et Laurent Ripart sur les sépultures des princes de la maison de Savoie, en 2003³². Puis, l'ample monographie dédiée au bâtard Humbert de Savoie par Adrien de Riedmatten, où le choix du lieu de sépulture occupe une place intéressante, nous a donné l'occasion d'intervenir à propos des fragments, conservés à Hautecombe, d'une dalle « commémorative » unique en son genre³³. Enfin, peu avant le présent ouvrage, est sortie de presse une monographie de l'église Saint-Jean de Grandson fraîchement restaurée, ouvrage dirigé par Brigitte Pradervand où cette dernière étudie les enfeus médiévaux conservés dans cette ancienne priorale bénédictine, tandis que Dave Lüthi et le soussigné y présentent les dalles funéraires des XVI^e et XVII^e siècles.

On s'éloigne des préoccupations régionales, mais non d'une problématique qui touche également nos monuments, avec le livre publié en 1993 de Christine Sauer, sur les effigies de fondateurs de monastères entre 1100 et 1350³⁴, avec la thèse de Sylvie Aballéa sur les saints sépulcres monumentaux parue en 2003³⁵, ainsi qu'avec les articles de Barbara Schock-Werner et de Peter Kurmann, parus respectivement en 2000 et 2002 dans l'annuaire de la cathédrale de Cologne³⁶, alors que l'ouvrage de Bernhard Rösch paru en 2004 recense les épitaphes de la même cathédrale antérieures à 1802, sans se borner au seul intérêt épigraphique de cette production, mais en précisant son rapport à l'histoire de l'édifice³⁷.

On ne se rapproche guère non plus, mais en direction du sud cette fois, avec la monographie de la cathédrale de Naples dirigée par nos collègues lausannois, Serena Romano et surtout, dans le domaine qui nous intéresse ici, Nicolas Bock, en 2002³⁸.

Titulaire d'une chaire d'histoire de l'art à Düsseldorf, Hans Körner a livré en 1997 une approche typologique générale des monuments funéraires médiévaux, se proposant en outre d'examiner quelques œuvres et groupes d'œuvres dans leur contexte religieux, politique et sous l'angle de l'histoire des mentalités³⁹.

Enfin, en 2000, est paru le livre d'Anne MacGee Morganstern sur les monuments funéraires princiers de l'ère gothique en France « anglaise », aux Pays-Bas et en Angleterre⁴⁰.

Ces quelques titres, choisis parmi d'autres pour leur possible relation avec le patrimoine funéraire médiéval de la cathédrale de Lausanne, témoignent d'un engouement récemment renouvelé pour l'étude de ce qui tourne autour de l'attitude de l'homme vis-à-vis de son inéluctable fin de parcours terrestre.

Notes

¹ Cf. pp. 61, 67-75

² Cf. Gentile/James 2005, n° 19.

³ Probablement inconnue de l'auteur d'un article sur les éléments fortifiés dans les monuments funéraires médiévaux, notre dalle s'éloigne des exemples plus classiques ou « réguliers », au sens de la composition, qui font l'objet de cette très intéressante étude : Barbara Schock-Werner, « Das Grabmal des Philipp von Heinsberg im Kölner Dom », *Kölner Domblatt: Jahrbuch des Zentral-Dombau-Vereins*, 2000, pp. 85-112, dont nous devons la connaissance à l'amabilité de Georg Germann. L'archevêque de Cologne, dont le gisant est présenté à l'intérieur d'une enceinte ponctuée de tours polygonales, le tout dûment crénelé, y figure sans doute aucun en qualité de protagoniste de la fortification de la ville de Cologne. S'il fut à la tête de l'église de Cologne de 1158 à 1191, son tombeau ne date, lui, que de la troisième décennie du XIV^e siècle.

⁴ ACV, C V b 145, Testament, 7 et 19.4.1365, publié par Hisely/Gre-maud 1867-1869, I, pp. 170-171 : « sepulturam nostram eligimus in ecclesia cathedrali beate Marie Lausannensis iuxta capellam B. Marie ». – Andenmatten 2005.2, p. 14.

⁵ Cf. notes 3 et 35.

⁶ *Helvetia sacra*, 1/4, p. 125.

⁷ Cf. pp. 62-63.

⁸ *KDM, BS IV*, pp. 60-62. Dans un cadre d'arcature triflée en accolade à crochets et fleurons, portée par deux colonnettes sur consoles amorties par des pinacles, le prélat, dont l'aube couvrant les pieds tombe sur un écu à ses armes, tient, mains croisées, sa crosse verticalement sous son avant-bras, et tourne la tête vers la gauche, unique dérogation à la frontalité de la représentation.

⁹ Jean Adhémar, « Les tombeaux de la collection Gaignières. Dessins d'archéologie du XVII^e siècle », *Gazette des Beaux-Arts*, juillet-septembre, 1974 : n° 60, 97, 143-145, 147-149, 158, 169-170, 198, 220-221, 224-226, 236, 262, 268, 277, 292-294, 297-298, 313, 318, 374-376, 409, 425, 444, 482, 489, 493, 509, 529-530, 540, 645, les huit derniers relatifs à des personnes mortes entre 1298 et 1325, 866 (†1376), 867 (XIV^e s.), 963 (†1399). En réalité, les anges « porteurs » paraissent alterner occasionnellement, dès le XIII^e siècle, notamment pour les laïcs, et très souvent des dames, avec les thuriféraires qui accompagnent les représentations de défunts. Dans ce recueil, on n'en trouve plus qu'exceptionnellement après 1325 et plus du tout à partir de 1400. On retrouve les anges porteurs en Angleterre, en particulier avec les gisants de la famille royale de la fin du XIII^e et du XIV^e siècle ; cf. Anne MacGee Morganstern, *Gothic tombs of Kinship in France, the Low Countries, and England*, University Park Pennsylvania, cop. 2000, pp. 82-116.

¹⁰ *Ibidem*, n° 22-23, 38, 41, 115-119, 121, 123, 205, 227, 252, 275, 311, 328-330, 344, 455-456, 472, 508, 534, 542, 561, 686, 696, les neuf derniers relatifs à des personnages décédés entre 1296 et 1335. Ce type de monument ne se rencontre plus qu'exceptionnellement ensuite dans la collection Gaignières, avec d'importantes variations, par exemple n° 818 (†1361), 890 († vers 1380), 913 (†1387), 976 († après 1400).

¹¹ Anne MacGee Morganstern, *Gothic tombs...*, cité note 9, pp. 68 (fig. 32) et 70 (fig. 35).

¹² Cf. p. 41.

¹³ N'y conserve-t-on pas, intacts, aussi bien les tombeaux à gisants de la reine Anne de Habsbourg et de son fils Charles († respectivement 1281 et 1276), que celui de l'évêque Arnold de Rotberg (†1458), pour s'en tenir à ces deux exemples ! Cf. Dorothea Schwinn-Schürmann, *Das Basler Münster* (Guide SHAS, 679/680), Berne, 2000, pp. 41, 43-44.

¹⁴ Cf. *Iconoclasm: vie et mort de l'image médiévale*, cat. expo. Berne et Strasbourg, 2000-2001, Paris, 2001.

¹⁵ Cf. pp. 41 sq.

¹⁶ Waldemar Déonna, « Cathédrale Saint-Pierre de Genève. Les monuments funéraires », *Genava*, 29, 1951, pp. 105-138.

¹⁷ Marcel Grandjean, « Remarques sur le renouveau flamboyant et la Renaissance dans l'architecture entre Saône et Alpes », *La Renaissance en Savoie: les arts au temps du duc Charles II (1504-1563)*, cat. expo., Genève, Musée d'art et d'histoire, Genève, 2002, p. 40. – Id., « Apports de la Renaissance italienne dans l'architecture régionale avant la Réforme (des nouveautés décoratives aux œuvres monumentales de Montluel et d'Annecy) », *Chemins d'histoire alpine. Mélanges dédiés à la mémoire de Roger Devos*, Annecy, 1997, pp. 439-440 et 450, fig. 6-7. Cf. aussi Waldemar Déonna, *Pierres sculptées de la vieille Genève*, Genève, 1929. Par contre, les quelques dalles conservées à l'Auditoire de Calvin, de la seconde moitié du XV^e et du premier tiers du XVI^e siècle, quelle que soit l'importance du défunt, relèvent de la même catégorie que les pièces lausannoises. Cf. Arnold Mobbs, *L'auditoire de Calvin*, Genève, 1985, pp. 8-9.

¹⁸ *Le Musée d'Unterlinden de Colmar. Sculptures et peintures de l'Alsace romaine à la Renaissance*, Colmar, 1964, pp. 28-29, n° 28 : dalle funéraire de Philippe Hunold de Limberg (†1358) provenant de Colmar (ill. sur la jaquette du catalogue).

¹⁹ Si son emplacement d'origine est inconnu, elle a été déplacée dans le déambulatoire de 1914 à 1976 avec dalle et lions. Mesurant 54,5 cm de haut pour 197 cm de long, elle est en molasse « grise de Lausanne », provenant de la région entre Lausanne et Yverdon, et taillée en délit. Aucune trace de polychromie, aucune inscription ne la caractérisent. Toute la surface, des parties sculptées comme du fond et du cadre, est très érodée, notamment le tiers inférieur sur toute la largeur : indice d'une longue exposition aux intempéries plutôt que d'actes de vandalisme iconoclaste. Archives : ACV, ACaL, Ja 13, PV CT 12.6.1976 ; Rousset 2004 n° 22 ; Gentile/James 2005 n° 22.

²⁰ Cf. *MAH, VD II*, p. 315.

²¹ Pasche 1989.

²² *Ibid.*, pp. 40-41, 45-46, 48-50, 70-71, 79-80, 104-114.

²³ Pasche 1992, 1992-1 et 1997.

²⁴ Lavanchy 2002 et 2003.

²⁵ Jean-Luc Rouiller, *Les sépultures des seigneurs de La Sarraz*, à la suite de Claire Martinet, *L'abbaye prémontrée du Lac de Joux des origines au XIV^e siècle* (CLHM, 12), Lausanne, 1995, pp. 201-299 ; Id., « Les traditions funéraires des seigneurs de Colombier à l'abbaye de Montheuron », *Mémoire vive*, 4, 1995, pp. 51-58.

²⁶ Rouiller 1997.

²⁷ « TOTAMQUE MACHINAM OB MEMORIAM FABREFECIT. Une étude pluridisciplinaire du tombeau des comtes de Neuchâtel », *Revue Historique Neuchâteloise*, 3-4, 1997, pp. 155-194.

²⁸ Claire Piguet et Marc Stähli, « Le tombeau des comtes de Neuchâtel », *Art + Architecture*, 2003-1, pp. 44-53.

²⁹ Brigitte Pradervand et Nicolas Schätti, « Le tombeau de l'évêque de Rodez Henri de Sévery à Romainmôtier. Itinéraires d'une commande artistique entre France méridionale et Pays de Vaud », *Art + Architecture en Suisse*, 2003-1, pp. 20-28.

³⁰ *Iconoclasm: vie et mort de l'image médiévale*, cité note 14, n° 163, pp. 332-334, et n° 164-165, p. 335 (deux statues funéraires, d'un chevalier et d'un prieur de Romainmôtier agenouillés, mutilées à la Réforme : têtes et mains coupées).

³¹ Pollini 1994.

³² Andenmatten 2003.

³³ Riedmatten 2004, pp. 147-148, 157-169 et pp. 525-532 (Appendice) : Gaëtan Cassina, « Le monument funéraire d'Humbert à Haute-combe ».

³⁴ Christine Sauer, *Fundatio und Memoria. Stifter und Klostergründer im Bild 1100 bis 1350*, Göttingen, 1993, dont nous devons le signalement à l'amitié de Georg Germann.

³⁵ Sylvie Aballéa, *Les saints sépulcres monumentaux du Rhin supérieur et de la Souabe (1340-1400)*, Strasbourg, 2003.

³⁶ Barbara Schock-Werner, « Das Grabmal des Philipp von Heinsberg im Kölner Dom », cité note 3. – Peter Kurmann, « >Um 1260< oder >um 1290<? Überlegungen zur Liegefigur Erzbischof Konrads von Hochstaden im Kölner Dom », *Kölner Domblatt: Jahrbuch des Zentral-Dombau-Vereins*, 2002, pp. 99-136.

³⁷ Bernhard Rösch, *Die Inschriften der Grabmäler im Kölner Dom bis 1802. Eine epigraphische Handreichung*, Frankfurt am Main, 2004.

³⁸ Nicolas Bock, « KANON UND VARIATIONEN. Virtus an Grabmälern in Neapel und Rom », *PRAEMIUM VIRTUTIS. Grabmonumente und Begräbniszeremoniell im Zeichen des Humanismus*, Münster, 2002, pp. 13-34. – Id., « I re, i vescovi e la cattedrale: sepolture e costruzione architettonica », *Il Duomo di Napoli dal paleocristiano all'età angioina*, Serena Romano et Nicolas Bock (dir.) (Études lausannoises d'histoire de l'art, 2), Naples, 2002, pp. 132-147.

³⁹ Hans Körner, *Grabmonumente des Mittelalters*, Darmstadt, 1997.

⁴⁰ Anne MacGee Morganstern, *Gothic tombs...*, cité note 9.